VICARIAT DU KEEWATIN

Chez les Esquimaux du Keewatin.

Par le R P A. Turquetil, Oblat de Marie Immaculée

III. — Le camp d'hiver.

Construction de la maison; — Son intérieur; — Ameublement. — Impressions. — Les tombes.

Durant les deux mois d'été, l'Esquimau se contente, avons-nous dit, d'une loge ou tente faite de peaux de caribou; contre les premiers froids, il construit un abri provisoire ou « igglou ». Enfin, celui-ci doit bientôt faire place à la maison de neige ou de glace définitive, car il ne suffirait pas à protéger ses habitants contre les rigueurs d'un climat extrême qui semble vouloir arrêter toute manifestation de la vie, pendant les 6 longs mois d'hiver.

L'ouragan emporte la neige folle et poudreuse, il la tasse, la compresse en banquises énormes semblables aux vagues de la mer. Ce froid intense la saisit, la congèle de part en part sans y laisser trace d'humidité, comme s'il voulait lui donner la consistance du rocher. L'Esquimau va en faire sa pierre de taille, en construire une maison où il se rira des éléments déchaînés, forçant ainsi le froid à le protéger contre le froid lui-même.

Quand sont amassées et transportées en quantité suffisante pour six longs mois de froid intense les provisions de peaux, d'huile, de viande et de graisse, l'Esquimau est sans inquiétude pour la nourriture, la lumière, la chaleur et le vêtement. Il restera donc, lui et sa famille, à l'intérieur des terres jusqu'au retour de la saison favorable.

Si les provisions sont insuffisantes, il installe ses quartiers d'hiver sur la côte : mais, qu'il vienne sur la côte ou reste plus avant à l'intérieur, il lui faut toujours construire sa maison de la même manière, avec les mêmes matériaux : la neige.



Sous l'action d'un froid de 45 à 60 degrés, avons-nous dit, la neige a acquis la dureté de la glace. Voici donc l'ouvrier au travail. L'esquimau trace d'abord sur la neige les dimensions de son palais circulaire.

Les maisons de séjour ou maisons définitives (pour un hiver) ont de 6 à 7 mètres de diamètre et 3 mètres environ de hauteur au centre tandis que l'igglou ou abri qui sert pendant les voyages, pour une nuit, ou doit être abandonné bientôt, n'a qu'un diamètre de moitié et deux mètres ou deux mètres trente de haut à son faîte, au centre.

L'Esquimau taille dans la neige durcie des blocs carrés de 0 m. 60 à 0 m. 75 cent. de côté, sur 10 ou 12 centimètres d'épaisseur, puis il les dispose en cercle, en dedans des limites du plan qu'il a tracé. Chacun de ces blocs est taillé si ingénieusement qu'un côté s'appuie sur le bloc voisin de dedans en dehors, et que l'autre sert de point d'appui au côté oblique du suivant. Le dessus est aussi taillé en biseau de manière à donner une légère inclination à la seconde rangée de glaçons et préparer la forme de dôme ou de voûte que doit avoir la maison. L'ouvrier travaille de dedans et c'est de l'intérieur qu'il mettra le dernier bloc qui sert de clé de voûte. Il se mure ainsi et s'enferme. Pour sortir, il taillera une porte au ras du sol juste assez haute et assez large pour permettre à un homme de passer en rampant. Ce glaçon détaché pour ouvrir la porte ne sera pas perdu. Tout le monde une fois installé, on le remettra à sa place pour la nuit... et on l'arrosera d'un peu d'eau, afin qu'il ferme hermétiquement et ne laisse pas pénétrer le froid. Dans le

jour, chacun va, vient, et le froid se ferait sentir, n'étaient les précautions que prennent les Esquimaux à ce sujet.

On n'entre pas d'emblée dans la salle d'habitation qui est située au fond. En avant, il y a toute une série de maisons de neige reliées ensemble par un corridor étroit et fermé. Ces sortes de vestibules servent de salle de dépôt pour tout ce qui ne saurait trouver place dans la salle qu'habite la famille, outre qu'ils empêchent le froid extérieur d'arriver jusqu'aux habitants de ces maisons sous neige. Vous aurez ainsi parfois jusqu'à 12 à 15 maisons groupées, les trois ou quatre premières alignées les unes à la suite des autres, et toutes les autres accolées, communiquant directement entre elles par une porte basse et étroite comme la porte d'entrée. Il y a là 6 ou 7 familles seulement qui n'ont pour entrer et sortir que cette unique porte, d'ailleurs toujours parfaitement fermée, car non seulement on a scellé les blocs en saupoudrant de neige, et en arrosant les joints, mais encore le vent et la tempête ont vite fait parfois d'amonceler la neige tout autour et jusqu'au-dessus de ces maisons qui se trouvent alors comme creusées dans la neige compacte et profonde.

La température s'élève parfois, sans doute, mais il restera toujours la ressource d'enfoncer son couteau de chasse ou sa lance au travers de la muraille et humer ainsi l'air très vif du dehors. De ce moyen on n'abuse guère cependant, car c'est au maître de maison qu'il appartient de donner des ordres à la ménagère de céans.

Il va sans dire que sur le toit, et à mi-voûte, l'Esquimau a poli, en l'arrosant d'eau, un glaçon aminci qui laissera passer un peu de lumière et fera office de châssis.



La maison est debout et chacun d'y entrer. La mère de famille installe d'abord le lit. Elle prend des blocs de neige

d'un pied de haut environ, elle y étend les peaux de caribou ou de bœuf musqué. Et c'est fini.

Après le lit, la lampe. Incapable de produire le moindre arbuste, cette terre refuse le feu, la chaleur et la lumière à ses habitants. C'est le désert de glace. Eh bien, l'esquimau saura trouver le combustible nécessaire à la vie de famille. La lampe est l'objet le plus utile, mais aussi celui qui demande le plus d'attention. Elle est faite de pierre tendre et poreuse, comme notre pierre ponce, taillée en ovale sur une longueur de 40 à 45 centimètres, en moyenne. Sa surface est creusée d'avant en arrière, les bords coupés à pic, à angle droit en arrière et en pente douce en avant.

On l'alimente avec le blubber des phoques ou des baleines ou encore le gras de caribou. La femme — car c'est elle qui s'occupe de la lampe — obtient les premières gouttes d'huile, du blubber, en le comprimant ou mieux en le mâchant. Puis elle trempe dans l'huile ainsi obtenue quelques brins de lichen, ou mousse sèche, qu'elle façonne ensuite en forme de mèche et allume avec l'aide du silex. Peu de flamme d'abord, mais peu à peu la pierre s'échauffe, fait fondre le blubber ou gras qui devient huile. Celle-ci s'embrase à son tour, augmente la lumière et la chaleur. Il suffit alors à la ménagère esquimaude de veiller à ce que la fumée ne monte pas par exces d'huile.

Au dessus de la lampe est suspendue une chaudière longue et étroite creusée dans la même sorte de pierre. C'est là que la glace la plus rebelle deviendra eau sous l'action du feu ; là que l'Esquimau apaise sa soif et fait même une cuisine bien simple et rudimentaire, il est vrai, mais qui varie agréablement avec la viande crue et gelée qui constitue les festins de l'hiver. Au-dessus de la marmite ou chaudière, sur des os plantés dans le mur de glace, sont suspendus les mitaines et les... souliers du chasseur qui vient de rentrer, car il leur faut enlever toute trace d'humidité avant de pouvoir s'en servir de nouveau. Ils gèleraient et seraient

un danger plutôt qu'une protection pour le malheureux qui doit passer la journée du lendemain, au large, en quête de nouveau gibier.

***

Quelle est bien l'impression que l'on retient d'une visite à un camp d'hiver où plusieurs familles ont séjourné quelques semaines ou même plusieurs mois?

On sent de suite une température tiède et lourde, si lourde qu'elle paraît étouffante, comme par excès de chaleur. Aussi les hommes, mais les hommes seuls, y remédient en simplifiant leur costume, liberté que ne prendra jamais une femme ou une jeune fille.

Quant à l'odeur pénétrante dont l'air est sursaturé, elle provient de tout un peu : du corps humain, des vêtements de poil de caribou, de la graisse de phoque ou de baleine, de la viande même, souvent faisandée à l'excès, sans parler de certains détails... qui, on le devine assez, ont leur quote-part dans cette atmosphère surchargée.

L'Esquimau, habitué à cette vie dès son jeune âge, ne soupçonne même pas ce qui offense tant notre odorat moins cuirassé.

Est-il possible à un Blanc de s'habituer au séjour parmi les Esquimaux?

Remarquons d'abord que c'est chose toute différente d'y aller en curieux ou de s'y rendre par nécessité ou pour un motif sérieux.

Le touriste, qui quittera le vaisseau pour visiter un camp d'Esquimaux, en reviendra bien vite et regagnera à la hâte sa cabine confortable. Il n'aura pas eu envie certainement de goûter aux mets dont il a seulement perçu l'odeur. Et je suis sûr cependant que ce même homme, pris par la nécessité de la faim ou déterminé par une raison grave, trouvera nourriture et logement acceptables, qu'il en sera même content en définitive, par le seul fait qu'il échappe au danger de mourir de froid et d'inanition.

Bah ! ce premier pas une fois fait, bien des préjugés tomberont et les choses apparaîtront sous un nouveau jour.

Il faut dire aussi que les Esquimaux de la côte sont bien moins malpropres que ceux de l'intérieur. Les femmes entretiennent les habits avec soin, les font sécher, etc. Rien de souillé ou de corrompu ne traîne dans les chambres d'habitation. Tout ce monde, même en hiver, recherche la propreté du corps : ce serait toutefois exagéré de dire que l'usage du bain quotidien pour les bébés est devenu général.

Mais, après tout, qui oserait faire un crime à mes Esquimaux d'être habitués dès l'enfance à l'odeur désagréable, nauséabonde même de l'huile de phoque ? (C'est le phoque fétide — *Phoca fetida* — des mers glaciales.)



Il reste un mot à dire cependant, sur ces tombes sans nombre qui jonchent le sol. Je vous envoie la photographie de l'une d'elles.

Comme pour le campement, l'Esquimau choisira toujours un endroit rocailleux et bien sec pour la sépulture des morts.

L'été, le cadavre recouvert de ses habits de fourrure, enveloppé dans des peaux de phoque ou de caribou, est déposé à terre et recouvert de pierres. Sur ce tombeau primitif, on place tout ce qui a servi au défunt : canot, lances, traîneau, pipe, fusil, etc. Rien de tout cela ne peut passer en héritage ni servir à d'autres.

En été, quand la neige a disparu, le cadavre ainsi recouvert de roches est assez bien à l'abri des fauves. En hiver, c'est autre chose. Le mort — et parfois, hélas ! le moribond qui n'a plus aucune chance de vivre — est simplement muré dans sa maison de neige, et au printemps, à la fonte des

neiges, les bêtes se disputent ses restes, comme on le voit par les ossements humains qui gisent autour des campements.

J'ai remarqué aussi que les Esquimaux, si scrupuleux en ce qui regarde les objets ayant appartenu au mort, ne font aucun cas d'ensevelir leurs morts tout proche de leur tente, même en été. Sur le même banc de galets vous voyez une loge ou tente et une tombe fraîche. Personne n'hésitera non plus à installer ses pénates à proximité d'une tombe ancienne où l'on distingue fort bien les os desséchés d'un cadavre.

Il semble donc que l'Esquimau n'a pas peur des morts. S'il s'abstient de toucher à tout ce qui leur a servi, ce sera peut-être par superstition ou par croyance que les morts possèdent encore dans l'autre monde.

IV. – Le camp d'été.

Emplacement. — Intérieur. — Travaux de la femme, de l'homme. — Energie, Talents, Ressources.

Après une visite rapide au camp d'hiver, nous voici arrivés au camp d'été. — Mais quoi, ici-même, sur ces bancs de galets, sera le camp des Esquimaux ? Et pourquoi pas tout à côté, où se trouve une belle place unie de mousse et d'herbages mélangés ? au lieu d'avoir planté loges et tentes sur ces roches menues et sans nombre dont la seule vue inspire la crainte de se blesser les pieds ! C'est sans doute pour éviter l'humidité de ces terrains de mousse et d'argile, tantôt secs et durs comme la roche, tantôt détrempés et tout de boue stagnante, selon qu'il gèle ou qu'il pleut. En tout cas, cette manière de choisir l'emplacement du camp n'est pas nouvelle, vous le verrez aux traces d'anciens campements ici même et partout où vous irez.

***

Regardez, en passant, les ménagères esquimaudes à l'ouvrage. Celle-ci gratte le poil de phoque ou plutôt rase la peau, maniant habilement le couteau en forme de croissant que son mari lui a taillé dans une égoine qui n'avait plus de dents.

Ici, une autre passe les peaux à l'eau pour en dégager l'excès de graisse qu'elles contiennent. Une autre encore étend à terre pour les faire sécher les peaux destinées à faire le parchemin imperméable pour les canots, sacs de voyage, bottes, etc... ; ou bien au contraire, elle les étend, le poil tourné contre terre, dans des flaques d'eau stagnante, pour pourrir la racine du poil qui tombera de lui-même. Ces peaux épilées de la sorte ne sont pas étanches, mais elles sont plus molles et servent pour les souliers d'hiver quand la neige congelée n'a plus aucune trace d'humidité.

Là, une prévoyante ménagère emmagasine de l'huile de phoque dans des outres étanches faites de peaux de phoque habilement cousues. Le plus intéressant peut-être, c'est la cuisinière qui alimente et entretient son feu de gras et d'huile de phoque. Le lard coupé en minces languettes fond, coule à grosses gouttes et s'embrase. Le feu est ardent. C'est encore une peau de phoque, étendue à terre, poil en dessous, qui fait l'âtre du foyer ; deux ou trois roches plates debout servent de cheminée et supportent en même temps le chaudron.

Autour de la cuisinière, disons mieux, autour de la marmite qui les intéresse beaucoup plus que la mine de leur brave mère, bambins et bambines rôdent sans toutefois perdre de vue le chaudron. Ils ne s'occuperont pas le moins du monde des visiteurs. « Ventre affamé n'a point d'oreilles », dit le proverbe ; et quand on voit ces enfants Esquimaux tous gros et gras, pleins de santé et de vie, il

faut donc croire qu'ils ont toujours faim, bien qu'ils mangent à satiété aussi souvent qu'ils le désirent, sauf en temps de famine ou de manque de provisions.

Au retour de la chasse, le soir, l'Esquimau rentre au camp et y jouit de la vie de famille ; les délassements ne sont pas inconnus : le chant, la danse, les tours de physique plus ou moins compliqués, leur permettent de passer agréablement les soirées. Mais, le plus souvent, ces soirées sont employées, qui le croirait? aux œuvres d'art, sculpture d'ivoire, objets d'ornementation, ou à la confection d'objets nécesaires pour la pêche, la chasse, etc.

L'homme est régulier à l'ouvrage : il va à la chasse chaque jour comme le fermier à son champ. L'abondance ne l'arrête pas. Ce dont il n'aura pas besoin sera vendu au loin pour se procurer quelques douceurs ou des objets utiles. Le rêve est de pouvoir, à force de travail, monter un bateau à voiles pour la chasse à la baleine.

Je n'ai pas vu d'Esquimaux passer des heures à jouer, durant le jour, encore moins à flâner et jaser inutilement, comme cela se pratique si communément chez les sauvages. Et cette activité incessante, cet amour du travail explique comment en une région si désolée, ces gens parviennent à se pourvoir de vivres, de vêtements, dépourvus de recherche et d'élégance, c'est vrai, mais fort bien appropriés à ces contrées et qui, étant de première nécessité, ne doivent jamais manquer.



Le caribou est aussi d'un grand secours à ces pauvres gens. Au point de vue du vêtement, il semble même réunir tous les avantages. L'humidité ni le vent n'ont aucune prise sur le poil court et serré de sa fourrure chaude et légère. Mais sa chair est plutôt toujours pauvre. Le froid intense des longs hivers l'amaigrit ; les mouches et mous-

tiques des marais le harcèlent et le dévorent en été, ne lui permettant pas de profiter du lichen frais et abondant que porte le rocher débarrassé de la glace. Ce n'est guère qu'en automne, quand le froid des nuits et les neiges nouvelles engourdissent maringouins et moustiques, que le caribou s'engraisse, fournit une nourriture plus substantielle et offre du même coup le combustible.

Que si, dépistant les calculs des chasseurs, il se prend à errer à l'aventure, oublieux de ses parages favoris, et visite de nouvelles contrées, c'est alors pour l'Esquimau le manque absolu de ressources : aliments, vêtements et feu. C'est la mort !

C'est qu'en effet, la chasse constitue toujours un moyen bien incertain de subsistance. Le bœuf musqué et le caribou, seuls habitants de ces déserts, ont des mœurs nomades et errantes qui ne relèvent d'aucune règle. Pour eux, le mouvement c'est la vie ; sans cesse ils vont et viennent deci, de-là, au gré des éléments ou de leur propre caprice. D'ailleurs, décimés par une guerre sans relâche ni merci, ils tendent à disparaître et ne suffiront bientôt plus aux exigences de tout un peuple.

L'Esquimau va-t-il se laisser abattre ? Non. Ce que la terre ne peut lui donner, il ira le demander à la mer, à cette mer immense, sans limites, toujours riche et féconde jusque dans ces régions désolées. Je dis à la mer, car les épaves des fleuves et rivières sont bien rares. A la débâcle des glaces, les grands cours d'eau qui se déversent dans la Baie d'Hudson et dans la mer Arctique, depuis la pointe de Melville, jusqu'aux bouches de la rivière au Cuivre, viennent tous de pays déserts et sans végétation aucune. Ils ne jettent à la mer que leurs eaux tumultueuses et fatiguées de courir les rapides et les chutes parmi ces rochers dénudés qui semblent vouloir s'opposer à leur passage.

L'Esquimau se tourne donc du côté de la mer. Le phoque, le morse, la baleine, et autres monstres marins sont comme tout enveloppés, entre chair et peau, d'une épaisse couche

de graisse qui a toute l'apparence du lard le plus pur... et le plus parfumé. J'ai dit ailleurs qu'on utilisait la viande comme aliment, la graisse comme combustible et luminaire, la peau comme cuir d'excellentes chaussures imperméables et de grande résistance.

Les os des grands mammifères de la mer ont, sur les cornes du bœuf musqué et du caribou, l'avantage des dimensions, de la souplesse et de la résistance. Ils contribueront largement à la fabrication de tous les instruments de travail, chasse et pêche.

Taillés, cousus et chevillés ensemble, puis recouverts de peaux de phoques, ces os deviennent aussi des canots légers et rapides (kayaks) qui se jouent des flots et rivalisent de vitesse avec les monstres de la mer. Ne dirait-on pas que, sous l'impulsion vigoureuse et habile de l'aviron à double palette, ils ont repris une nouvelle vie et qu'aujourd'hui sur la surface des flots, comme jadis des profondeurs de l'Océan, ils s'élancent et bondissent à la poursuite de leur proie !

De ces os encore, l'Esquimau fera son traîneau qui lui permet de voyager plus à l'aise ou même de changer de quartier d'hiver, emportant avec lui tout ce qu'il a et doit avoir pour faire face aux exigences de la vie nomade.



Considérée dans ses grandes lignes, la vie de l'Esquimau accuse une énergie extraordinaire. Si nous nous arrêtons aux détails, nous rencontrons en lui un ensemble de qualités non moins frappantes. Le soin jaloux qu'il apporte à bien faire toute chose ; le savoir-faire et l'habileté qu'il déploie en maintes circonstances sont vraiment étonnants.

Nous l'avons vu construire son « igglou », élever les murs circulaires, leur donner une inclinaison régulière pour en faire un dôme. Dans la construction du canot, son habileté est plus remarquable encore. Sans autres instru-

ments que ceux qu'il s'est fabriqués lui-même, en pierre, en os ou en ivoire, il taille avec justesse et précision les épaves de la mer ou plus souvent les os des mammifères. Pas un clou, pas une pointe, mais seulement quelques chevilles en os, et de tous côtés, le nerf des animaux tressé en gros fil qui sert, non pas à attacher, mais réellement à coudre, à souder ensemble les différentes pièces du canot qui fait maintenant un tout solide et compact. Rien ne joue ni ne dépasse. Ainsi achevé, le canot supportera le choc et la violence des vagues aux jours de tempêtes, sans se disjoindre, sans se fausser, ni faiblir.

Les patins en ivoire que l'Esquimau applique à son traîneau méritent une mention. Ils sont faits de courtes lames d'ivoire taillées dans les défenses des morses, ajustées les unes à la suite des autres, sans solution apparente de continuité, à niveau égal et parfaitement régulier, et fixés au montant par des chevilles : le tout d'une précision et d'une solidité parfaites. La preuve c'est que ni les chocs, ni les heurts du traîneau sur les blocs de glace, les bancs de neige coupés, taillés en tous sens au caprice des vents et enfin durcis et congelés, ni les chutes dans les crevasses et autres mauvais pas d'une glace rugueuse, ni rien autre ne parvient à disjoindre les patins ni à rompre les chevilles qui les retiennent.

J'ai essayé jusqu'ici de donner une faible idée de la vie active et particulièrement intéressante de l'Esquimau.

De ses mœurs intimes, de ses us et coutumes, de sa religion ou de ses superstitions, je ne veux rien dire encore, ne les connaissant pas assez bien, et l'erreur étant aisée à commettre en pareille matière.

La mission une fois fondée, nous serons plus à même d'étudier à fond toutes ces questions ; la connaissance de la langue, le séjour habituel sont nécessaires pour avoir des données certaines et exactes sur ces différents points.

Je ne puis cependant pas terminer cette relation sans donner quelques notes sur le caractère des Esquimaux

ceux du nord principalement; enfin je voudrais exposer les raisons qui me semblent militer en faveur de la fondation et de la fondation sans délai d'un centre de missions pour les Esquimaux.

V. — Caractère.

Supériorité sur les autres sauvages. — Amour du travail. Aptitude pour les arts. — Espoir de conversion.

On a dit des sauvages qu'ils sont de grands enfants. Cette définition, je l'ai adoptée depuis longtemps. L'expérience de mes prédécesseurs à qui je suis tant redevable, dix ans de séjour continu parmi les sauvages m'avaient convaincu que pour réussir avec les Montagnais, il fallait savoir les prendre et les traiter en grands enfants selon les circonstances.

Pour ce qui est des Esquimaux de l'intérieur, en plusieurs voyages et séjours parmi eux, j'avais pu constater entre eux et les Montagnais certaines différences bien marquées qui n'étaient point en faveur de ces derniers. Pleins d'énergie, de savoir-faire et d'initiative, les Esquimaux montraient aussi une grande souplesse de caractère et une étonnante facilité à se plier sans contrainte apparente aux circonstances les plus diverses et les plus imprévues. L'amour du travail, la gaieté franche et communicative de leurs manières, dénotaient un esprit supérieur à celui des Indiens.

Toutefois, soit disposition naturelle, soit habitude contractée au contact des Montagnais avec lesquels ils ont des rapports, les Esquimaux de l'intérieur montraient parfois quelques-uns des signes d'infériorité et de faiblesse qui font de l'Indien un grand enfant. Ainsi l'art, ou si l'on aime mieux, le vice de la mendicité commençait à s'implanter parmi eux. Pour obtenir un peu de tabac, certains n'hésitaient pas à s'abaisser et à s'exposer à la raillerie des

autres, quitte à se reprendre en ridicules accès de vanité blessée en cas d'échec, ou de sotte suffisance, au temps de la prospérité.

Il est vrai que, chez eux, mendier n'obligeait pas encore à subir toute sorte d'avanies de la part du riche; donner l'aumône n'accordait pas non plus le droit de se moquer à plaisir du pauvre malheureux, de lui faire sentir sa misère et sa dépendance envers son bienfaiteur : toutes choses qui se font trop souvent chez les Montagnais.

L'Esquimau quémandeur était d'ordinaire plus digne. Pour sauvegarder sa fierté, il recourait aussi à la ruse, mais parfois aussi s'abaissait à contrefaire le pauvre à l'excès, s'avouait incapable de se suffire par lui-même, aliénant ainsi toute indépendance.

L'Esquimau du Nord, lui, ne donne aucune prise à la critique sur ce point. L'indolence, la paresse, l'imprévoyance du mendiant habitué à vivre en parasite, comptant plus sur les autres que sur lui-même, sans dignité ni personnalité et affectant par contre des airs de grandeur suffisante quand, par hasard, il réussit à quelque chose, font place chez l'Esquimau du nord à l'amour du travail, régulier et continu. Chacun pourvoit aux besoins de sa famille, sans égoïsme ni mépris ou envie des autres. Généreux et hospitaliers les uns envers les autres, chacun agit, se meut, travaille à sa guise, libre et indépendant, et tout ce monde réussit à rendre sa vie supportable. Habitué ainsi à ne compter que sur lui-même, l'Esquimau ne s'enfle pas de ses succès, ni ne se plaint de la mauvaise chance.



Voici d'ailleurs des faits dont j'ai été témoin.

Le 16 du mois de mai, j'arrivais à l'embouchure de la Rivière au Phoque (Seal River), côte ouest de la Baie d'Hudson. Non loin de là, une grosse moitié de la tribu montagnaise était campée d'un seul bloc. Un autre camp, à

4 ou 5 milles de distance, comprenait le reste de la tribu. Tout ce petit monde vivait on ne sait trop comment de quelques outardes bien rares. La chasse ordinaire donnait, en moyenne, une outarde par famille, tous les trois jours. C'était bien le pays « de famine et de disette, dan nenekke », comme disent les « Mangeurs de caribou » en parlant des environs de Churchill. Je sais que depuis cinq jours, nous n'avions plus rencontré dans notre marche aucun gibier, si ce n'est quelques perdrix blanches.

Nous traversons la mer « Botton's Bay » de l'ouest à l'est, sur la glace, pour nous rendre à Churchill. La marche était pénible. Partout d'énormes bourguignons (1) de glace séparés par de profondes crevasses La marée battait son plein et l'eau couvrait la glace sur une très grande étendue.

Deux jeunes Montagnais nous servaient de guides. Ils avançaient lentement, tâtant la glace presque à chaque pas, de peur de tomber dans quelque crevasse. A midi nous allumons un peu de feu, car nous avions apporté un peu de bois, mais bien peu. Et du train où nous allons, nous pouvons le ménager, ce bois; nous devrons sûrement camper au large. Dans de telles conditions, c'est peu réjouissant. Pas de feu, pas d'abri, pour nous sécher, une glace douteuse. Nous étions mouillés jusqu'à la ceinture. Avec cela, il nous reste quelques bouchées de « pemmican », assez pour aiguiser l'appétit et non le satisfaire.

Nos deux guides semblaient plutôt affolés, craignant l'eau et ne sachant trop de quel côté se diriger. Nous voilà donc, tristes voyageurs mal à l'aise, grelottant de froid, affamés, avec la perspective d'un bien pauvre campement sur cette mer sans horizon, quand, tout à coup nous nous trouvons en face d'un campement d'Esquimaux. Tentes de toile et de peaux, instruments de chasse et de pêche, rien

(1) On appelle ainsi des buttes ou mottes formées par des ornières profondes.

ne manque, c'est un campement en règle, un vrai séjour sur la glace et en plein large.

Sans doute, pensez-vous, ce sont quelques pauvres affamés que la disette retient ? — Pas du tout : voyez cette chaudière qui contient au moins vingt livres de viande de phoque. Aux alentours, les hommes sont à l'affût. Le soir ils rentrent prendre leur repas et un repos bien mérité, tout en apportant les vivres du lendemain. En voyant, en un tel endroit, ces vêtements légers, chauds, imperméables à l'eau, en voyant cette nourriture saine, abondante, à quoi bon faire le difficile ? j'étais émerveillé.

« Les Esquimaux vivent du phoque, me dit un de nos guides, et c'est ainsi qu'ils font chaque année au printemps ».

« Comment, m'écriai-je, vous, Montagnais, vous savez cela et vous préférez jeûner sans relâche, grelotter avec vos mocassins, éponges mouillées du soir au matin en ce pays de marais, pendant des mois et des mois ! Vous vous servez de parchemins pour faire des sacs imperméables, vous voyez les Esquimaux s'en faire des bottes et vous n'en ferez jamais une paire de souliers ?



Nous quittons le camp et nous suivons une piste de traîneau esquimau. Chose curieuse, sur cette piste, assez régulière pourtant, nous ne trouvons ni eau ni crevasses. C'est que les Esquimaux connaissent bien la glace ; ils savent éviter les mauvais pas, sans perdre de temps.

Plus loin, nous rencontrons trois hommes chassant le phoque. Ils viennent du poste et leurs habits sont très propres. Je m'adresse à l'un d'eux pour acheter une paire de bottes de phoque, car j'avais les pieds à la glace. Il n'avait pas sur lui de paire de rechange, mais sans hésiter, il ôte ses propres bottes et me les donne, se contentant de

chaussettes courtes, ne lui couvrant que le pied, mais qui sont imperméables comme les souliers et les bottes. Il offre même de faire le feu, mais, comme nous manquions de vivres, je me contente de chausser mes nouvelles bottes et l'on part. Nous suivons la piste des Esquimaux jusque fort avant dans la nuit et arrivons à terre.



Depuis mon arrivée à Churchill, c'est-à-dire, depuis deux mois et demi, je les vois tous les jours travailler sans relâche. En juillet, à cause des tempêtes, les rêts donnaient peu. Les Montagnais jeûnaient et quêtaient sans relâche. L'homme chasse le canard : lisez, attend, assis sur la pointe de quelque rocher avancé sur la côte, que canards, mauves huards, outardes viennent se planter au bout de son fusil. Chasse de grande patience et de plus grand insuccès encore. La famine, cela va de soi, se faisait cruellement sentir. L'Esquimau, lui, ne manquait pas de vivres. J'ai fait plusieurs visites au camp, mais n'ai jamais rencontré aucun homme durant le jour; ils sont au travail. Serait-ce parce qu'ils peuvent à peine suffire au strict nécessaire? Mais, dans plusieurs loges, je vois nombre de phoques, quelquefois jusqu'à dix empilés les uns sur les autres, et les hommes, au lieu de rester à festoyer, sont retournés à la chasse.

Excellent marin et accoutumé à la mer par tous les temps, il ne lui faudra rien moins que la maladie pour l'abattre et le jeter dans la misère en le réduisant à l'impuissance.

Eh bien, lors même qu'il se trouve dans la nécessité, l'Esquimau du nord ne quémande pas. S'il reçoit quelques secours, il se montre plein de reconnaissance si franche et si joyeuse qu'on le croirait sans fierté. Et pourtant, il ne s'autorisera pas de ses travaux antérieurs pour demander.

On m'assure que l'an dernier l'un d'eux se mourait presque d'inanition auprès du poste, mais il attendit un secours sans le demander.

De tels hommes ne peuvent manquer de donner satisfaction aux maîtres qui les engagent au travail.

L'Esquimau comprend bien l'ouvrage qui lui est assigné, quel qu'il soit. Il le fait de son mieux, sans chercher ni conseils, ni approbations déguisées à droite et à gauche, sans s'interrompre pour babiller, fumer ou se reposer. Vous pouvez compter absolument sur lui. Je le vois ici chaque jour, occupé aux travaux les plus divers, toujours égal à lui-même, sans lenteur ni précipitation, apportant la même attention aux ouvrages les plus communs qu'à ceux de plus haute importance. La présence du maître à ses côtés ne l'excite ni ne le meut pas plus que celle de ses compagnons de travail.

Vous pouvez voyager partout au nord, en hiver, avec un Esquimau. Pour construire l'igglou ou maison de neige, pour sécher et amollir le cuir des vêtements, et pour ces mille petits détails où vous aurez à recourir à son expérience du climat, l'Esquimau sera toujours prêt, toujours attentif et ne fera jamais sentir d'aucune manière qu'il se croit nécessaire.

L'arrivée des Esquimaux de Fullerton surtout m'a frappé. Deux baleinières à voiles abordent en même temps. Sur le rivage, nombre d'amis attendent. En quelques minutes, les bateaux sont déchargés, halés à terre et toutes choses : rames, voiles, agrès, bagages, tout se trouve à sa place dans un ordre parfait Pas de démonstrations bruyantes de joie : l'ouvrage d'abord, et l'ouvrage se fait avec méthode et dans le calme. Point n'est besoin de lancer des ordres de-ci, de-là ; tout marche comme par enchantement. Les souhaits de bienvenue, la poignée de main s'échangent avec aisance. Je croyais rencontrer de

grands enfants et je me trouve devant des hommes dans toute la force du terme.

Non, ce ne sont pas de grands enfants auxquels on peut en imposer par des airs de grandeur et moins encore que l'on peut amuser de ces petits riens qui captivent la curiosité du sauvage ordinaire.

Un des officiers de la gendarmerie à cheval du nord-ouest me disait en arrivant à Fullerton : « Les Esquimaux du nord sont vraiment pleins de ressources et dignes de la civilisation qui serait fière d'eux si elle les connaissait. »

Cet enthousiasme m'a gagné moi aussi, je l'avoue.

« Voyez ces Esquimaux, me disait un autre, quel beau caractère ! quelle différence avec tant d'autres sauvages, timides, indolents, qui vont et viennent sans trop savoir pourquoi, la tête basse et le regard plutôt hébété. » Et le contraste est en effet frappant.

Il y a quelques années, un de ces Esquimaux du nord descendit à Winnipeg. Chacun prit plaisir à lui montrer les derniers progrès de la civilisation « high life ». En chemin de fer, en tramway ou en automobile l'Esquimau se sentait aussi à son aise que sur son traîneau à chiens. De la lampe à huile de phoque ou de baleine à la lumière électrique, de l'igglou ou maison de neige à ces grands magasins qui étalent le luxe et la richesse et jusqu'aux grandes manufactures, en apparence automatiques et qui semblent créer des merveilles, il y a certes une différence énorme. Notre Esquimau regardait, mais restait parfaitement à l'aise. Rien de cette admiration naïve de l'enfant, de cet étonnement intense qui captive toute l'attention et donne un air niais et distrait.

Combien d'Indiens pourraient subir pareille épreuve sans faiblir?

***

J'ai dit plus haut combien l'Esquimau du nord aime le travail et la propreté.

Après la journée, surtout aux longues soirées d'hiver, il s'occupe encore d'œuvres d'art. La pierre ponce, l'ivoire, les os prennent toutes les formes entre ses mains habiles. Je ne parle pas ici des pipes, couteaux, lances, hameçons, flèches, harpons, ustensiles de cuisine, etc. Ce sont des objets de première nécessité et chacun s'en tire à merveille. Il y a mieux. J'ai vu taillés et sculptés avec un art remarquable des ours blancs, des morses et des phoques. Un de ces Esquimaux a même sculpté dans l'ivoire un Christ miniature de 3 pouces ½ environ (7 à 8 centimètres). Il copiait d'après un dessin et son ouvrage est un petit chef-d'œuvre pour le naturel de la pose, les proportions et le fini des moindres détails.

Dans ses habits, point de ces superfluités bizarres, de goût sauvage, telles que rubans, tresses aux couleurs disparates. Tous ses vêtements doivent être bien justes et tirés. « Vos souliers, me disait-on, ont été faits par les Esquimaux du sud. » Ils manquaient, paraît-il, de proportion et n'allaient pas à mon pied.

Ce n'est pas un peuple dégradé, impuissant, qui lutte à peine et à contre-cœur pour son existence ; il n'a même pas l'air de soupçonner les difficultés qui l'environnent. En un mot, de tous les sauvages que j'ai rencontrés jusqu'ici, ce sont les Esquimaux du nord qui se rapprochent le plus du monde civilisé. En serait-il ainsi s'ils étaient inférieurs aux autres, comme on pouvait le craindre ? Et s'ils comprennent et imitent si bien le monde civilisé, ne faut il pas espérer que la religion du monde civilisé les attirera elle aussi ?

Oh ! combien ce peuple mérite qu'on s'occupe de lui ! Tous

les blancs : baleiniers, voyageurs, commerçants qui rencontrent les Esquimaux s'intéressent à leur bien-être matériel. S'étonnera-t-on dès lors, si prêtre, missionnaire des pauvres, je me sens au cœur un immense désir du salut de ces pauvres âmes, toutes païennes encore, qui, avides de civilisation, ne soupçonnent rien encore du premier et du plus grand bienfait de la civilisation : la connaissance du vrai Dieu ?

VI. — Pour la nouvelle fondation chez les Esquimaux.

Nécessité d'un centre de mission à Chesterfield. Urgence de cette fondation.

Puisque, pour le moment, il n'est pas possible d'atteindre, en partant d'un seul centre de mission, toutes ces populations disséminées sur plusieurs milliers de kilomètres, on doit chercher, du moins, à en atteindre pratiquement le plus grand nombre.

Chesterfield me semble le lieu le plus favorable pour devenir le centre de l'apostolat chez les Esquimaux.

En effet, si nous retranchons, pour l'instant, les trois groupes situés à l'est de la Baie d'Hudson, le long des détroits d'Hudson, de Davis et de la terre de Baffin, groupes séparés par la mer, à de grandes distances entre eux, et où se trouvent onze ou douze cents Esquimaux, dont une partie seulement du Vicariat du Keewatin, il nous reste le plus grand nombre, 2.800 ou 2.900, à l'ouest de la grande Baie, et pour tous ceux-ci Chesterfield semble tout indiqué comme centre avec Repulse Bay comme limite au nord, à 500 kilom. ; le Cap Esquimau, comme limite au sud, à 300 kilom. Il suffit donc, étant données ces limites extrêmes au nord et au sud, de prendre Chesterfield comme centre d'un demi-cercle dont le rayon serait de 3 à 400 kilom., pour atteindre presque tous les Esquimaux qui sont sur

le continent et appartiennent au Vicariat apostolique du Keewatin.

Ces distances sont énormes, dira-t-on ; c'est vrai, mais les Esquimaux en parcourent chaque année de plus grandes encore pour rencontrer un simple colporteur ambulant de la tribu voisine. Ce marchand, à son tour, revient chez lui et entreprend un autre voyage pour se rendre au poste ou avant-poste intermédiaire le plus proche. Croira-t-on que les Esquimaux des bords de la mer Arctique (Bouches de Backs River) envoient ainsi chaque année des fourrures jusqu'au lac Caribou, à plus de 600 milles (1.000 kilom.) au sud-ouest de Chesterfield ?

Les Esquimaux, sans doute, n'entreprendraient point de pareils voyages, surtout en groupes, pour aller voir seulement le Père ; mais cette année même, la Cie de la Baie d'Hudson établit un poste à Chesterfield qui attirera tous ces voyageurs et d'autres encore. Au lieu d'avoir affaire aux marchands ambulants dont l'approvisionnement est forcément très restreint, beaucoup préféreront traiter directement eux-mêmes au magasin, où ils auront plus à choisir, seront mieux payés, sans voyager davantage.

Je sais encore que la plus grande partie des Esquimaux du nord résidant loin au nord de Chesterfield ; mais la raison de leur séjour en ces pays extrêmement lointains n'existant plus, ils se rapprocheront. Les baleiniers écossais qui les avaient attirés et retenus à Repulse Bay et jusqu'à Lyons Inlet, ont abandonné le pays. Les Américains qui approvisionnaient les Esquimaux autour de Fellerton en sont à leur dernier voyage. La pêche à la baleine finie dans la Baie, les pêcheurs se retirent. Les Esquimaux de ces parages, habitués depuis longtemps déjà à un confort relatif ou plutôt aux armes de chasse et instruments divers, n'hésiteront pas à avancer cent milles au sud vers Fellerton, s'ils sont sûrs de rencontrer les mêmes avantages. Pense-t-on qu'ils préféreront retourner à l'âge de pierre, laisser la carabine pour la flèche et la lance en silex ?

Autre avantage unique de Chesterfield comme centre : c'est que du golfe, on peut, en été, visiter en canot le plus grand nombre des Equimaux de l'intérieur. Ceux-ci sont campés sur les lacs et rivières, qui presque toutes sont tributaires du golfe de Chesterfield tant au sud qu'au nord. Ainsi, la rivière Doohant qui vient du lac Athabaska, la rivière Kasan, bien connue des Montagnais du lac Caribou, et sur les bords de laquelle résident tant d'Esquimaux, confluent directement vers ce golfe. D'autre part, quelques courts portages entre les lacs intermédiaires suffisent pour passer de la rivière Kasan aux rivières Ferguson et Maguse.

Enfin, de l'avis de tous les Esquimaux, c'est là qu'il faut s'établir, car là seulement on peut compter sans faute sur le caribou, hiver et été, le poisson, le phoque ainsi que la baleine blanche pour nourrir les chiens. C'est dans les environs de Chesterfield, que la plupart des Esquimaux viennent chaque année à l'automne chasser le caribou pour se procurer les peaux dont ils ont besoin pour l'hiver.



L'église anglicane, grâce à ses ressources énormes, nous a précédés dans le nord, sur la terre de Baffin, dans le Cumberland Sound (nord de la Baie Frobisher). Le Révérend M. Peck a établi une mission à côté d'une station de baleiniers à Blacklead Island. De là, il est descendu cet été même au détroit de la Baie, côte nord, amenant avec lui un jeune prédicant qu'il a installé à Hachen Inlet, pour desservir les Esquimaux des environs. La Cie Revillon a déjà un poste en ces parages, et la Cie de la Baie d'Hudson s'y fixe cette année.

Ces deux Révérends ont fait la traversée à bord du « His M. S. Minto » (bateau : Service de Sa Majesté) qui m'a amené de Churchill à York. Un schooner remorqué par le Minto destiné aux travaux d'hydrographie et de magnétisme dans le détroit, effectués au nom du gouvernement anglais, a

apporté maisons, provisions, charbon et tout le matériel nécessaire à ces Messieurs.

Le gouvernement, sans nul doute, se montre très conciliant et très favorable à l'établissement de missions parmi les Esquimaux. Les Rapports des officiers de police sont tous en faveur de telles fondations et les représentent plutôt comme nécessaires.

Voici donc la partie Nord-Est du Vicariat apostolique du Keewatin occupée par les Sociétés protestantes, et un millier d'Esquimaux qui tombent du même coup sous leur influence.

Restent ceux des rivages ouest de la Baie. Ils sont de beaucoup les plus nombreux, les mieux groupés ; le recensement a été fait avec assez de soin. Ils attirent beaucoup l'attention des étrangers par leur sympathie pour le monde civilisé. La Compagnie s'établit chez eux, le gouvernement ne nous causera aucun embarras, mais nous verrait plutôt avec plaisir. D'autre part, mon voyage, avec l'intention de me renseigner sur ces Esquimaux, au point de vue de l'établissement futur d'une mission, est connu depuis Churchill jusqu'à Fullerton. Les ministres d'York et de Churchill, très conciliants d'ailleurs, ferment d'autant moins les yeux sur nos démarches qu'il craignent plutôt de nous voir nous implanter chez eux. Ce même révérend M. Peck, qui a tant travaillé pour les sauvages Montagnais Cris et pour les Esquimaux, doit descendre à Churchill, cet été, dit-on. Il serait dès lors certainement à bord du « Pélican », steamer la Cie de la Baie d'Hudson. Ce même steamer, à son retour de Churchill, s'arrêtera à Chesterfield pour y établir le nouveau poste de traite.

Etant données toutes ces circonstances — purement humaines, et pourtant il en est d'autres ! — peut-on entendre et remettre à plus tard ? Ma conviction absolue est que tarder, c'est renoncer, et renoncer, c'est livrer tout un peuple aux ministres de l'erreur qui approchent de plus en plus et guettent déjà ces contrées ; tarder, c'est renoncer à tout

développement du nouveau vicariat de Keewatin vers le nord. Dans le Vicariat on ferait le bien, je l'accorde, dans les missions déjà établies. Partout ses missionnaires zélés maintiendraient dans la foi catholique les tribus que nos premiers Pères ont converties, c'est encore vrai; mais l'ère de l'apostolat, l'ère des conquêtes du bon Dieu sur les âmes des païens serait close et tout ce peuple des Esquimaux serait irrémédiablement abondonné !

Nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi, et que pour une question de méprisable argent, l'œuvre de la mission ne sera pas arrêtée. Notre chère famille des Oblats sera là, comme elle l'a été ailleurs, avec le secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le bras de Dieu pour arracher les âmes à l'empire du démon.

J'avoue que je me sens tout effrayé à la pensée des responsabilités qui pèseraient sur moi, si mon insuffisance dans les circonstances actuelles allait mettre obstacle à cette belle œuvre d'évangélisation. Mais, en avant, pour la gloire de Dieu et le salut de mes pauvres Esquimaux !

« *Da animas, cætera tolle :* Donnez-moi des âmes et prenez tout le reste ! »

A. TURQUETIL, *O. M. I*
Missionnaire des Esquimaux.